

pour rétablir l'ordre de choses politique qui existait en Grèce ; elle ne peut pas tolérer les effets de la contrainte morale et matérielle sous l'empire de laquelle le roi Othon a sanctionné le nouvel ordre de choses. Il n'est personne qui puisse se dissimuler que l'établissement d'une constitution en Grèce n'est que l'œuvre d'une faction, un anachronisme qui ne peut être suivi que de très-grands malheurs. Si, malgré cette considération, l'Angleterre et la France applaudissent à ce drame politique, que peut-être elles ont elles-mêmes, sinon, directement, au moins indirectement provoqué, ce ne pourrait être que dans des vues d'intérêt personnel. La France serait disposée à tout risquer pour paralyser l'influence russe en Grèce, n'y ayant pu réussir ni à Constantinople, ni en Syrie ; et les diplomates anglais se réjouissent déjà, sans doute, de la perspective de rétablir un Etat grec jouissant de la liberté et de l'indépendance dont ils ont doté les îles Ionniennes. Quelle que soit la tourment que doivent prendre dans un prochain avenir les affaires d'Orient, de très-sérieuses complications y deviennent inévitables, et, dans tous les cas, elles doivent se décider suivant les volontés de la Russie. La grandeur de la Russie est, comme celle de l'Angleterre, en partie artificielle ; elle repose sur son-inévitable influence sur la domination du Croissant en Europe comme en Asie ; elle est forcée d'étendre toujours et de plus en plus sa puissance cette direction, sous peine d'abnégation d'elle-même. Mais les forces de la Russie ont encore pour base l'absolutisme qui, sans aucune forme, ne reconnaît jamais un pouvoir populaire, mais moins qu'en tout autre lieu, au sud des monts Caucasiens. La Russie ne laissera pas surgir une constitution populaire dans un moment où tout semble concourir, au nord de ces monts, pour s'opposer à ses intérêts, et où la majorité des populations de ces contrées s'est familiarisée avec l'idée qu'elle ne peut attendre sa rédemption politique que de l'orthodoxe tsar de toutes les Russies. Tandis qu'en Serbie comme en Valachie, et nouvellement encore en Bosnie et en Moldavie, tout se coordonne à l'influence russe, et tandis que le lent suicide de la Porte partout, aux yeux de tous, les stades de sa maladie dernière, le cabinet de St-Pétersbourg permettrait à un ennemi de prendre parti à sa porte ? La Russie se considère comme l'héritière naturelle de la presqu'île qui termine le Balkan ; elle se regarde comme la protectrice née de la Grèce, sa coreligionnaire, et, dans sa pensée, toute espèce de rapports étrangers à cette combinaison portent en eux le germe de la mort. C'est donc de la Newa qu'Othon, le noble roi, recevra la plus efficace assistance, et s'il était las de vouer ses forces, comme il lui a dévoué sa jeunesse, à une ingrate nation : s'il venait à abdiquer volontairement un trône qui, au lieu de roses, ne lui a porté que des épines, la Russie seule pourrait donner à ce pays un souverain nouveau et assez fort, par la protection que lui assureraient ses armes, pour dompter et gouverner un peuple à demi-sauvage et pour, en lui ouvrant des voies de commerce naturelles, et favorisant un échange bien proportionné de ses produits, se montrer appelé seul à mettre à la pauvreté de ce peuple un terme que tous les sacrifices de l'Europe n'ont pu jusqu'ici lui procurer.

LA JUSTICE DIVINE.

CAPITRE I.

Paul Imbert sortait du collège ; il avait dix-huit ans et il était riche ! Ses projets, ses espérances, ses rêves, qui pourrait les raconter ? Moins nombreuses sont les feuilles qui s'épanouissent au printemps ; moins brillantes sont les étoiles qui resplendent dans une nuit ? Paul entrevoit partout des choses admirables : le monde s'offrait à lui comme un nouvel Eden : tout était musique à ses oreilles, lumière à ses yeux, poésie à son cœur, bonheur à son âme, gloire à son front ! Au milieu de ce sourire universel, Paul apercevait pourtant un visage grave et soucieux : c'était celui de son père ! Mais quoi ! cela n'était-il pas dans l'ordre, et fallait-il beaucoup s'inquiéter de la triste gravité d'un père ? On s'en inquiétait fort peu ; la radieuse félicité de notre jeune héros ne se troublait pas d'un si mince nuage.

Mais pourquoi cette tristesse dans le père de Paul ? C'est ce qu'on apprendra en peu de mots, si l'on consent à lire quelques détails sur nos deux personnages. M. Imbert était un homme d'un caractère sérieux et élevé : il avait passé sa vie à approfondir la science du droit et à en faire une austère application dans les rangs de la haute magistrature. Aussi, comme on le pense, la sévérité naturelle de son esprit ne s'était pas adoucie dans ces graves occupations : sa parole droite et brève, son regard fixe et pénétrant, son geste impérieux, son visage pâli par l'étude, sa haute taille, tout contribuait à donner à sa personne un aspect imposant et sévère. Et cependant un cœur aimant et dévoué battait sous cette froide et rigide enveloppe. Un dououreux événement le prouva même à ceux qui se plaignaient d'un rigorisme excessif (les nombreux amis surtout rudoysés par l'impartiale justice du magistrat). Au milieu de travaux éminents, la mort lui enleva tout à coup une femme qui possédait toute son affection. Malgré l'énergie de son caractère, il fut vaincu par la douleur : de ce jour, tout lui parut vide et amer : une sombre tristesse s'empara de son esprit, il abandonna ses plus chères études, et renonça à la haute fortune que lui assurait l'avenir. Il avait assez de biens pour son fils et pour lui : quant aux rêves d'ambition ou du bonheur, ne devaient-ils pas être ensevelis avec celle qui les avait fait naître, et avec qui seulement il eût été doux de les réaliser ?

Cependant il fallut s'occuper du jeune enfant qui n'avait plus de mère : M. Imbert se dévoua à cette tâche, qui dissipait insensiblement l'amertume de ses chagrins et remplissait la vide de son cœur. L'amour paternel le rattacha à la vie, et bientôt il sentit germer des espérances nouvelles dans son âme aride. L'avenir, qui n'était plus rien pour lui, le préoccupa pour son

fils : la grande affaire de l'éducation allait commencer ; M. Imbert ne voulait rien négliger pour faire de Paul un homme laborieux, instruit, honnête, capable ; il espérait le voir parcourir avec distinction, avec éclat, la carrière de la magistrature ou du barreau ; et même, si Paul répondait aux efforts de son père, ne pouvait-il pas atteindre aux grands emplois politiques !... Mais, respect aux illusions paternelles ; hélas ! elles ne sont d'ordinaire que trop promptement dissipées. Quoi qu'il en soit, le jeune Paul révélait déjà les plus heureuses dispositions : vis, aimable, spirituel, intelligent, il offrait à ses maîtres une excellente nature à cultiver, et de laquelle on pouvait atteindre les meilleurs fruits. Autre excuse pour les grands projets du père ! Mais, pour la réalisation de ces projets, M. Imbert jugea nécessaire de placer son fils au collège : il hésita longtemps devant cette résolution : l'enfant ne voulait-il s'instruire dignement dans la maison paternelle ? Malgré les secrets désirs de son cœur, M. Imbert ne le pensa pas ; il voyait dans l'éducation publique mille avantages que rien ne pouvait remplacer : elle habituait de bonne heure au contact des inférieurs et des égaux ; elle apprenait à discerner le mérite dans une grande foule ; elle faisait naître une vive émulation ; elle accoutumait à porter le joug de la discipline ; en un mot, elle aguerrisait l'enfant contre toutes les chances de la société... Cette vérité une fois démontrée, M. Imbert se fit violence et dut se résigner à éloigner son fils. Cette séparation raviva les cuisants regrets d'une séparation plus cruelle. La blessure pouvait-elle ne pas saigner et se rouvrir lorsqu'on la privait du baume qui seul avait pu l'adoucir et la fermer. Mais l'amour exige le sacrifice et sait l'accomplir. M. Imbert conduisit Paul au collège, le remit entre les mains du proviseur, répéta plusieurs fois, et d'une voix émue, de graves et touchants avis, puis rentra en hâte dans sa maison, pour dérober un attendrissement qu'il eût rougi de montrer.

Tous les dimanches, M. Imbert allait lui-même chercher son fils, et s'informait avec sollicitude des progrès et du travail de l'enfant. Mais, hélas ! Paul devenait léger et n'avait que des places médiocres. Le père exhortait, grondait, priait ; peine perdue ; l'année s'écoula de la sorte, et la distribution ne déposa pas la moindre couronne sur le front de notre héros. Ce fut un vrai chagrin pour M. Imbert, car il voyait son fils se perdre dans la foule des esprits nuls et vicieux. Aussi, durant toutes les vacances, fit-il d'incroyables efforts pour exciter l'émulation dans le cœur de son fils ; il l'entretenait des hautes espérances qu'il avait conçues pour l'avenir ; il lui montrait de magnifiques récompenses ; il le touchait par des paroles pleines d'une tendresse inaccoutumée. Paul faisait alors de belles promesses et même des promesses sincères, car il avait le cœur bon. Mais de retour au collège il se laissait entraîner par la troupe des étourdis, infinité plus nombreux que celle des studieux et des sages. Toutefois, faisons une distinction : si Paul montrait si peu de vivacité pour l'étude, ce n'était pas par mépris ou dégoût du savoir ; non, mais plutôt par ennui de la règle, par entraînement de l'exemple, et aussi par manque de direction morale forte et constante. D'un esprit fier et vis, il avait besoin d'être retenu par une influence douce et ferme, et surtout raisonnée. Malheureusement il ne rencontrait tout d'abord qu'une discipline presque militaire, qui ne s'adressait qu'à ses actes apparents, nullement à son cœur. En sorte que, maître, dans une conscience que l'enfant ne savait pas assujettir à une vérité souveraine, il y trouva bientôt une licence libérée pour tous ses mauvais instincts. De là à les traduire en acte, il n'y avait qu'un pas ; il ne fallait qu'une occasion. Il en eut mille.

Au sein du collège, en effet, au milieu des nombreux camarades, se conservait une énergique et vivante tradition de paresse, d'orgueil, de révolte, d'infamie contre laquelle tous les efforts de l'autorité demeurent inutiles. La discipline a beau régler, commander, punir, l'enfant repousse la règle, résiste au commandement, se rit de la punition ; si une main ferme le dompte, il la hait ; il méprise celle qui le ménage ; jamais la loi n'est volontairement acceptée : une révolte sourde et permanente, souvent brutale, la mine et la déroute sans cesse.—Tu obéiras ! dit le maître.—Peut-être, répond l'enfant.—J'ai la force !—J'ai la ruse ! La force établit au grand jour un ordre apparent, et la ruse sombre dans les ténèbres un lamentable désordre.

Paul ne put échapper à la contagion de l'exemple ; qui l'en eût préservé ? Les doctes professeurs ne s'occupaient que de latin ; les maîtres d'études repoussaient à grand-peine les agressions mutines ; les hautes autorités ne pouvaient qu'à passer d'insignifiantes revues. Et Paul, perdu dans la foule, livré à lui-même, corrompu dans son cœur, fuyait les aridités du travail, passait son temps à lire, à dévorer furtivement des contes sublunaires, des histoires ridicules, des romans frivoles ou honteux, s'imaginant après cela, comme on dit vulgairement, avoir la science infuse. Hélas ! oui, il avait acquis la science du mal ! Aussi n'écoutait-il plus bientôt les remontrances paternelles qu'avec un dédaigneux silence ; car s'il ne pouvait se défendre d'une certaine crainte qui pouvait encore passer pour respectueuse au dehors ; au fond, il se croyait entièrement libre et indépendant dans ses actes comme dans ses pensées. Les années du collège s'écoulèrent de la sorte, et l'on comprend maintenant à merveille pourquoi le jeune homme s'élançait si rapidement dans le monde, et pourquoi son père montrait un front si soucieux.

Avant d'installer définitivement son fils dans la maison paternelle, M. Imbert le conduisit, dans son cabinet, le fit asseoir, et, d'une voix qui décelait une vive agitation, il lui dit :

—Jusqu'à ce jour, Paul, vous avez trompé toutes mes espérances : vous avez des dispositions heureuses, des qualités solides ; tous les soins ont été prodigieux pour féconder ce germe précieux : vous deviez, entre tous, ceu-